

Par Angela Bolis

Discrètes, ordinaires, elles sont pourtant omniprésentes et trouvent refuge dans le moindre recoin des rues. Elles courent le long des trottoirs, jaillissent de la lézarde d'un mur, s'incrument entre deux pavés. Les plantes sauvages des villes font, depuis un an, l'objet de recherches du Museum national d'histoire naturelle à travers un observatoire de sciences participatives, baptisé Sauvages de ma rue.

La méthode, si elle a l'inconvénient de comporter une large marge d'erreur, a l'avantage d'impliquer le public et de brasser une grande quantité de données : depuis le printemps dernier, quelque 550 volontaires ont scruté plus de 300 trottoirs afin de répertorier sur une carte trois milliers d'observations.

L'objectif, pour Nathalie Machon, professeur d'écologie au Museum et initiatrice de ce programme, est de "savoir si les interstices urbains peuvent être utiles à la dissémination de certaines plantes, en servant de relais entre des populations plus grandes qui habitent par exemple dans les parcs". Retracer le cheminement de cette biodiversité, à travers cet environnement sans cesse façonné par l'homme qu'est la ville. Et, à plus long terme, mesurer l'impact qu'ont les politiques municipales de gestion de la nature sur ces populations floristiques. Pour permettre les comparaisons, l'observatoire, jusqu'ici cantonné à la région parisienne, s'élargit dès ce printemps à de nombreuses villes françaises.

PLUS DE BIODIVERSITÉ QU'EN MILIEU AGRICOLE

Pour l'heure, les premières données laissent entrevoir une flore qui n'hésite pas à investir la moindre faille du revêtement minéral et asphalté des villes. Ainsi, la moitié des plantes observées se situent sur la route, dans une fissure du bitume ou entre deux pavés – ces derniers étant, d'ailleurs, plus propices à l'implantation des végétaux. Les autres ont poussé au pied des arbres et des haies, dans les jardinières et les pelouses, ou encore sur les murs.

Si on trouve en moyenne entre quatre et cinq plantes différentes sur cent mètres de trottoir, "on peut monter jusqu'à une quarantaine d'espèces dans certaines rues : c'est plus que sur une bordure de champ cultivé avec des produits chimiques", relève Nathalie Machon. En région parisienne, c'est le passage des Deux-Portes, dans le 20^e arrondissement, qui remporte la palme de la biodiversité urbaine.

Voir et écouter le portfolio sonore : Les plantes sauvages de Paris

Audrey Muratet, botaniste au Museum, n'a qu'à baisser les yeux pour y repérer un mouron des oiseaux, dont les graines servent, comme son nom l'indique, à nourrir les passereaux. Au pied d'un escalier, du plantain – cette plante aux multiples propriétés, dont les feuilles frottées contre la peau soulagent ampoules, piqûres de moustique et d'orties. Et un pissenlit : c'est la plante la plus répertoriée par les participants à l'observatoire, très prisée par les pollinisateurs pour son nectar.

Au pied d'un arbre, de l'orge des rats, une cousine de l'orge cultivée, dresse ses épis entre un laiteron maraîcher et des mauves, "sans doute introduites en ville pour leurs vertus médicinales, avant de s'échapper des jardins", explique Audrey Muratet. Plus loin, une capselle bourse-à-pasteur et ses fruits en forme de cœur, qui renferment une substance gluante piégeant et tuant les insectes.

LE RÈGNE DES PLANTES INVASIVES

Parmi les habitants du passage des Deux-Portes se trouvent aussi quelques espèces exotiques – comme la véronique de Perse et ses minuscules fleurs bleues, ou encore la vergerette de Sumatra –, dont certaines sont considérées comme invasives. C'est le cas d'une pousse d'ailante qui a germé au pied d'un mur : "c'est un arbre qui vient de Chine, qui a été introduit en Europe pour son bois et pour maintenir les talus de voies ferrées", explique Audrey Muratet. Se multipliant rapidement grâce à une pléiade de graines disséminées par le vent, sa population est aujourd'hui pullulante et mal maîtrisée.

Un autre exemple, dont la propagation est plus récente : le buddleja, surnommé "arbre à papillons". Ces buissons aux grappes de fleurs violines, originaires de Chine aussi, se sont échappés des jardins pour coloniser les terrains vagues et autres délaissés.

Ce n'est pas un hasard si ces espèces invasives viennent d'ailleurs : "les espèces indigènes ont co-évolué avec leur environnement. D'autres plantes ont appris à se défendre contre elles, elles ont des prédateurs...", explique Nathalie Machon. Par exemple, dans leur pays d'origine, des siècles d'évolution ont permis aux plantes de trouver une parade contre le poison distillé dans le sol par la renouée du Japon. En France, elles n'ont pas eu le temps de développer de telles défenses.

C'est une spécificité du milieu urbain que de favoriser ces espèces exotiques invasives. D'abord parce que c'est en ville qu'elles ont, le plus souvent, été introduites – comme plantes ornementales, ou en suivant les déplacements humains, le long des autoroutes, des voies ferrées, ou même par avion. Aussi parce que "les milieux urbains sont très perturbés", et n'ont pas la stabilité et la résistance propres aux écosystèmes naturels, estime Audrey Muratet.

Selon la botaniste, les plantes invasives sont "très opportunistes, et sont souvent les premières à coloniser une terre laissée à nu après la démolition d'un bâtiment. En ville, beaucoup d'habitats sont dégradés par l'homme, ouverts par le jardinage, enrichis par les engrais, les déchets et déjections, fauchés... Ces perturbations favorisent certaines espèces au détriment d'autres."

POLYVALENCE ET DÉBROUILLARDISE

Face à ces perturbations, la flore urbaine survit aussi, à condition d'être plutôt généraliste et, en somme, communes – l'opposé des plantes spécialisées et exclusivement adaptées à un environnement particulier. Quand il pleut en ville, l'eau ruisselle sur les sols imperméabilisés par le goudron, et inonde chaque petite parcelle de terre. Puis, celles-ci s'assèchent. Elles sont polluées, piétinées, fauchées. Mieux vaut donc, pour les sauvages des rues, accepter une vaste gamme de conditions, boucler son cycle reproductif rapidement (comme la pâquerette), et aimer les sols riches en azote.

Pas trop exigeantes, les plantes sauvages des villes sont aussi du genre débrouillardes : elles comptent plutôt sur elles-mêmes ou sur le vent pour propager leurs graines, les animaux et insectes pollinisateurs se faisant plus rares dans ce milieu. Certaines espèces, qui se sont progressivement adaptées à la raréfaction des pollinisateurs, se retrouvent ici favorisées : "c'est le cas de la capselle bourse-à-pasteur, qui produit encore un peu de nectar, trace de son entomogamie [pollinisation par des insectes] passée, même si elle ne dépend plus des insectes pour se reproduire", note Audrey Muratet.

Les plantes sauvages qui ont suivi l'homme en ville ont aussi eu à survivre à sa volonté d'éliminer ce qui est perçu comme des "mauvaises herbes". A Paris, et dans de plus en plus de villes, les herbicides chimiques ne sont, officiellement, plus utilisés. "Sauf dans les cimetières, car ce serait associé à une négligence et un manque de respect pour les morts", note Nathalie Machon. "Mais depuis une centaine d'années, les villes ont eu un traitement très dur de leur biodiversité : les plantes ont été arrachées et, après la seconde guerre mondiale, avec la reconversion des usines de produits chimiques servant à l'armement en usine de produits phytosanitaires, aspergées d'herbicides." Partout où ils ne sont pas utilisés, et surtout là où on l'attend le moins, la flore sauvage reprend ses droits.